

## QU'Y A-T-IL DE CHANGE ?

**DANS** les bulletins départementaux de juin 1975 : *La Gerbe du Sud-Ouest* et *L'Educadoc*, nos camarades avaient publié chacun de leur côté deux exemples de problèmes valant leur poids de scolastique ! Ce dont ils ne se doutaient pas, c'était du significatif rapprochement de ces deux textes. Jugez plutôt :

«Un écolier devait réciter deux cent cinquante lignes. Comme il n'en sait que cent vingt-cinq, on lui donne à écrire deux lignes par ligne qu'il ne sait pas. Combien doit-il écrire de pages à raison de vingt-cinq lignes par page ?» (Extrait d'un livre de calcul publié en 1863.)

Chacun de nous s'apprête à protester de tout sa bonne foi : nous n'en sommes plus là ! Bien sûr, on y a mis les formes, modernes... Et en 4e (le fameux programme !), en 1975, dans un manuel bien connu, cela donne :

«Dans une classe où le régime disciplinaire est particulièrement rigide, les élèves ont des notes de conduite de 0 à 5 ; chaque fois que la classe s'agite, les élèves qui ont déjà 0 conservent leur 0 et les autres ont leur note de conduite diminuée d'une unité. A quelle application  $f$  de l'ensemble  $\{0 ; 1 ; 2 ; 3 ; 4 ; 5\}$  vers lui-même correspond cette punition ? Quelles sont les applications  $f_2, f_3, f_4, f_5, \dots, f_n$  ( $n \in \mathbb{N}, n > 5$ ) ?»

Et si ce type de problème ne constitue pas en lui-même une sorte de punition supplémentaire, qu'on nous le démontre !

**MAIS** la mathématique serait-elle seule à porter encore les stigmates d'une école que l'on dit à peu près partout révolue ? Le français, langue parlée et souvent apprise hors de l'école, aurait-il mieux échappé à l'emprise moyenâgeuse de la scolastique ? Nous avons voulu en avoir le cœur net. D'un ouvrage : *Lecture et langue française au cours supérieur première année* que nous avons utilisé, élèves, il y a une quarantaine d'années (l'ouvrage de porte pas de date exacte) et d'une revue fort connue d'octobre 1975, nous avons extrait les exemples suivants :

«**Grammaire** : première leçon.

... Des 26 lettres de l'alphabet, les unes sont des voyelles : a, e, i, o, u, y.

Les autres sont des consonnes.

Il y a aussi des voyelles qui s'écrivent avec plusieurs lettres : an, in, on, etc. Ce sont des voyelles composées.

Les consonnes ch, gu, ill, ph, etc., qui s'écrivent avec plusieurs lettres sont des consonnes composées.» (1935 à 1940 environ.)

et :

«**Etude raisonnée de l'orthographe** : leçon I. Résumé :

1. L'alphabet français comprend 26 lettres, 6 lettres voyelles et 20 lettres consonnes.

2. Ces lettres ne suffisent pas à noter tous les sons de la langue parlée. C'est pourquoi on utilise des groupes de lettres ou graphèmes composés.» (1975.)

Bon : mettons cela sur le compte du formalisme difficilement évitable de la grammaire... Mais les deux auteurs fournissent aussi des textes : textes d'étude, lecture, dictée... Textes qui devraient éveiller la sensibilité des enfants, ouvrir un esprit à la culture et au monde des idées... Là-dessus tout le monde est d'accord. Alors reprenons deux extraits :

«**Texte d'étude** : Assis sur un banc du jardin, André repasse sa leçon. Le vent soulève les pages de son livre. Le jour commence à brunir. L'enfant a faim. Il a un peu peur aussi. Il emporte son livre sous la lampe et tout à coup il trébuche et tombe.

Pauvre petit André ! dit tante Jeanne !»

«**Dictée** : Quand la nuit tombe, il est agréable de retrouver la famille assemblée sous la lampe. Chacun se repose et s'occupe en attendant l'heure du dîner : l'un lit le journal, l'autre dessine ou apprend ses leçons... L'odeur du potage réjouit les enfants.» (1975.)

Et :

«*Lecture et récitation : Soirée en famille.*

*Lorsque l'on est encore petit et que vient l'heure  
Où le jour n'est plus là sans qu'il fasse encore nuit,  
Quelle joie ! Au dehors c'est l'hiver, le vent pleure ;*

.....  
*Mais la soupe est fumante ; allons, quoi qu'il en coûte,  
L'histoire s'entendra demain plus à loisir.*

*La lampe est arrivée en même temps. Tout brille.  
Qu'il fait bon vivre autour de ces plats réchauffants,  
Dans l'ordre et dans la paix de l'honnête famille,*  
..... » (1935 ou 40.)

Franchement : où est la différence ?

**B** IEN sûr, on pourra nous reprocher de ne prendre que des extraits de travaux et, partant, de déformer la réalité. Il faut bien reconnaître que les formes, oui, ont changé : on use beaucoup de la couleur, et de définitions nouvelles... On trouve dans les recueils de textes des poèmes de Jacques Prévert, si bien que nous connaissons un collégien qui hérita comme punition de copier dix fois *Page d'écriture*, voilà tout juste cinq ans...

Le changement profond n'est encore que balbutiant et nous devons reconnaître qu'à la définition du Littré au mot scolastique : «*la scolastique, la philosophie qu'on enseignait dans les écoles du Moyen Age et qui s'est prolongée dans certains établissements jusqu'à la révolution de 1789*» nous pouvons ajouter : et même jusqu'en 1975 !

Car c'est bien cet héritage scolastique qui reste notre irréductible ennemi, celui que Freinet n'a pas cessé de débusquer et qu'il nous faut encore traquer. Et il ne suffit pas de le dénoncer seulement, il faut aussi dire et montrer que l'on peut travailler sans lui, non seulement travailler mais rendre au travail toute sa valeur.

Alors, oui quelque chose change au fond des hommes quand cette petite de cinq ans entre en classe et crie, émue : «*Madame, l'herbe, ça pousse !*» et que la maîtresse l'écoute et que ses camarades disent oui et qu'ils ont vu eux aussi... Parce que ce n'était pas évident encore pour cette fillette, et parce qu'entre cette soudaine évidence qu'il se passe quelque chose dans les près et son émotion, un courant se met à circuler qui emprunte les circuits intimes aussi vieux que l'espèce humaine : la vie !

Quelque chose change encore quand Valérie pourra raconter comment elle joue sous le préau à marcher une fois sur les lignes et une fois dans les carreaux, qu'elle dessinera au tableau son chemin et qu'une de ses camarades lui dira... Parce qu'alors, elle se retrouvera au cœur de cette démarche qui fit que les hommes inventèrent la mathématique pour dominer le hasard.

Quelque chose changera encore chaque fois qu'un enfant pourra écrire, parce qu'en lui quelque chose le presse d'écrire : «*L'arc-en-ciel c'est le pont aux oiseaux. Un pont de couleurs à travers le ciel...*» Ou : «*Il était une fois, un petit garçon, un docteur et sa maman. Le docteur et la dame s'entendaient bien. Le docteur dit à la dame : «Tue ton petit garçon et mets-le à l'eau. Si tu ne veux pas le faire, c'est moi qui le ferai.» La dame répond : «Tu me le paieras, je te tuerai à coups de couteau si tu jettes le petit garçon à l'eau.» Alors le docteur dit : «On va le garder.» Ils sont tous les trois d'accord. La dame et le monsieur se marient.*» Parce que l'enfance n'obéit à aucune image tracée d'avance et que l'exploration du rêve ou de l'angoisse y occupent la même place, dans une démarche vivante qui peut construire et aboutir seulement hors des jugements qui la mutilent.

Alors les manuels qui proposeraient au lieu de ces moments-là «*d'énumérer dans l'ordre les dix voyelles orales de la première phrase...*» pourront rester dans les placards, à tout jamais.

**N** OUS serions contre la connaissance ? Oh non, surtout pas ! C'est précisément parce que nous avons assez de respect pour la fantastique histoire de la pensée que représente l'avènement de la mathématique moderne ou de la linguistique que nous ne voulons pas les scléroser et les voir mettre à la mode qui ne tardera pas à les rendre insupportables aux deux tiers des lycéens. En respectant la vie et la curiosité, en suivant leurs démarches nous comptons bien arriver au moment où l'on se rend compte que nous ne sommes pas seuls, que nous ne l'avons jamais été et que d'autres — poètes ou mathématiciens — ont existé avant nous. Nous les rencontrerons au moment voulu au lieu qu'ils nous arrivent par le cahier de textes un beau matin, devenus des imposteurs par le pouvoir de quelques instructions officielles.

Et si le texte libre ne rend pas un père sobre à celui dont le père boit, ou s'il ne donne pas du travail au grand frère, au moins, d'avoir été écrit, il évitera à son auteur de porter ces faits en lui comme une tare... Il nous appartient, en plus, à nous citoyens adultes de mener hors de l'école le combat nécessaire pour une évolution sociale. Mais celle-ci ne doit rien craindre d'une école redevenue vivante.

Car enfin, c'est peut-être bien le pire méfait d'une pensée desséchée que d'avoir fait des hommes qui peuvent sans trembler de colère apprendre qu'un vieillard lui-même usurpateur du pouvoir fait fusiller des gens de vingt ans ou qu'un adolescent de dix-sept ans est condamné à la guillotine...

L'EDUCATEUR